

JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc naquit à Domremy, petit village situé dans la vallée de la Meuse, entre Neufchâteau et Vaucouleurs, aux confins de la Campagne et de la Lorraine. Cette enfant, qu'attendait une destinée si étrange, n'apprit ni à lire, ni à écrire, chose commune. Ce fut sa mère qui lui donna l'éducation religieuse. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire. Les légendes celtiques, vivaces encore en ce pays, les traditions naïves sur les fontaines et les arbres miraculeux; les fées, les apparitions; tout cela composa son éducation. Elle grandit au milieu des combats que se livraient sans cesse dans ce malheureux pays, Anglais, Bourguignons et Armagnacs. Souvent elle avait vu ses frères revenir tout sanglants de quelque engagement contre un parti anglais, ou les habitants du village voisin fuir devant le pillage et l'incendie; et elle avait puisé dans ce spectacle une ardente pitié pour le royaume de France. Dès l'âge de quatorze ans, elle avait eu plus d'une fois des visions célestes. C'étaient, selon son témoignage, Sainte Catherine, sainte Marguerite, et saint Michel, qui lui étaient apparus et lui ordonnaient d'aller délivrer Orléans assiégé, et de faire sacrer le Dauphin Charles VII à Reims.

Enfin, après une quantité de visions, saint Michel lui commanda d'aller trouver M. de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, afin d'être par lui adressée au roi de France.

A l'insu de ses parents, et malgré la difficulté de l'entreprise, elle se présenta devant le sire de Baudricourt qui la renvoya plusieurs fois. Elle vainquit enfin sa résistance et obtint d'être envoyée vers le roi qui tenait alors sa cour à Chinon.

II

Jeanne partit au mois de février 1429, équipée par les habitants de Vaucouleurs; à cheval, en costume d'homme, escortée de son frère Pierre et de quelques compagnons.

C'était un voyage bien périlleux en cette rude saison, dans un pays infesté de bandes ennemies, et sans autre force que cinq ou six hommes d'armes. Mais la noble fille marchait sans crainte comme sans hésitation avec une sérénité héroïque.

Ce voyage extraordinaire, qui était déjà comme une première épreuve, s'accomplit sans aucun accident, en onze jours.

Charles VII, après deux jours d'hésitation, consentit à donner audience à Jeanne, elle se présenta à lui avec une dignité sans embarras et lui annonça qu'elle était envoyée de Dieu pour le sauver.

Jeanne d'Arc était déjà populaire dans toute la France avant d'avoir agi; c'était Dieu lui-même qui allait combattre; les Anglais qui, eux, la croyaient sorcière, étaient sous l'empire d'une vague terreur, et les Orléanais attendaient avec une grande anxiété l'arrivée du grand secours.

Mais la cour railleuse de Charles VII n'était pas facile à convaincre d'une miraculeuse mission. Il lui fallait tout au moins s'assurer si la nouvelle venue n'était pas une envoyée du diable. Evêques, moines, docteurs et professeurs de l'Université de Poitiers l'interrogèrent solennellement, mais depuis longtemps le peuple était convaincu; l'opinion populaire entraîna le gouvernement qui hésitait; Jeanne d'Arc fut équipée, armée, envoyée où

elle se disait appelée, à Orléans.

111

Orléans était bien en danger mais les Anglais qui l'assiégeaient n'étaient pas en situation beaucoup meilleure. Les fatigues d'un long siège d'hiver, les pertes épouvées dans les combats, les désertions, avaient considérablement affaibli leur armée.

Le 29 avril, Jeanne, à la tête d'une armée de 4 à 5,000 hommes, arrivait près d'Orléans. Avec un convoi de vivres et 200 chevaux, elle traversa la Loire sur une flottille conduite par Dunois, pendant que les Orléanais faisaient diversion par une vaillante sortie, et entra dans la ville à huit heures du soir, à cheval, revêtue de son armure et entourée de capitaines et de seigneurs. Le peuple l'accueillit avec enthousiasme et vénération.

Elle eut voulu qu'on attaquât dès le lendemain les bastilles anglaises; mais l'armée qu'elle avait amenée ayant du redescendre pour passer en sûreté la Loire à Blois, il fut décidé qu'on attendrait son retour. Le 2 mai, elle alla hors de la ville examiner les positions de l'ennemi, qui ne tenta pas de troubler cette audacieuse reconnaissance. Une partie du peuple l'avait suivie, ivre d'enthousiasme et de confiance, la nommant la Pucelle d'Orléans. Deux jours plus tard, la petite armée entra à son tour dans la ville sans avoir eu à combattre.

Elle franchit les fortifications, ranima par sa présence les Français qui commençaient à fuir, et Dunois ayant ramené un renfort de 1500 hommes, l'action recommença et l'une des bastilles anglaises fut emportée. C'était la première victoire de Jeanne. Les jours suivants, il y eut d'autres combats où elle prit part, obligée le plus souvent de lutter de finesse avec les chefs français qui, probablement, voulaient lui enlever l'honneur du succès.

Les Anglais s'étaient concentrés dans les deux bastilles du Nord; l'une des deux fut encore emportée. A l'attaque de la dernière, nommée les Tournelles, Jeanne, au moment où elle appliquait une échelle contre la muraille, au plus fort du combat, fut atteinte par un trait d'arbalète qui pénétra entre le col et l'épaule. On l'emporta; éloignée du combat placée sur l'herbe, elle eut un moment de défaillance en voyant son sang et sa blessure; mais elle se sentit bientôt réconfortée; elle put ranimer ses gens, que cette évènement avait découragés, les exciter à l'assaut et remonter à cheval. La bastille fut enlevée.

IV

Il ne restait aucun Anglais au Midi de la Loire, ceux du Nord abandonnèrent leur positions et firent leur retraite en bon ordre.

La délivrance d'Orléans par une femme, une sainte, dans l'opinion populaire, eut un effet moral immense et pendant que les Anglais l'attribuaient au diable, toute la France y voyait l'intervention de Dieu.

Malgré sa blessure, Jeanne continua à s'occuper des grandes affaires du salut national. Elle voulait entraîner sur le champ Charles VII à Reims, pour le faire sacrer; elle pensait qu'il fallait devancer les Anglais qui avaient commis la faute de ne point faire sacrer encore leur jeune Henri VI, car le premier sacré devait rester le roi de France.

Mais les hommes de guerre voulaient qu'on allât plus lentement et plus sûrement et qu'au préalable on débarrassât au moins le cours de la Loire des garnisons anglaises.

(a continuer)

L'HISTOIRE D'UN GARDIEN DE PHARE

SA FEMME SOUFFRAIT AFFREUSEMENT DU RHUMATISME.

Ses jointures étaient enflées et tordues, ses nuits une longue insomnie et son appétit disparu. Elle souffrit plusieurs années avant de trouver du soulagement.

Du Kingston News:

M. Hugh McLaren gardien du phare sur l'île aux loups est un des hommes les mieux connus dans cette région et c'est par sa vigilance à remplir ses devoirs que tant de navires doivent de ne pas avoir fait naufrage sur cette partie du St Laurent. Mme McLaren, sa femme était une invalide depuis nombre d'années et au cours d'une conversation avec un reporter M. McLaren déclara qu'elle prenait rapidement son ancienne vigueur en suivant le traitement de ces merveilleux remèdes modernes, Les Pilules Roses du docteur Williams. Quand on lui demanda s'il avait des objections à donner des plus amples explications, M. McLaren répondit aussitôt qu'il n'y avait aucune publication qui ne soit utile à d'autres malades il n'en avait pas.

Voici ce qu'il dit: "Il y a un certain nombre d'années ma femme contracta un rhuma-



tisme et pendant une période de temps considérable fut une invalide sans utilité. Ses jointures étaient enflées et tordues, ses nuits, une longue insomnie et son appétit presque nul. Pendant ce temps elle souffrait des tortures atroces, la douleur ne cessant ni le jour ni la nuit. Elle fut soignée par des bons médecins mais inutilement et sans éprouver de soulagement et nous commençons à craindre que sa maladie était incurable. Dans différentes occasions j'avais lu dans les journaux que certains cas de rhumatisme avaient été guéris par l'emploi des Pilules Roses du docteur Williams et ceci finalement me déterminait à en faire l'essai. Elle en prit environ trois boîtes avant qu'un mieux semble se produire et puis nous nous aperçûmes qu'elle dormait mieux et que l'appétit revenait. Puis les douleurs graduellement commencèrent à disparaître et après qu'elle en eut pris environ une douzaine de boîtes elle put se lever et marcher. Elle continua de prendre les pilules encore quelque temps et quoique parfois elle ressentit de légères attaques du mal dans les changements brusques de température, elle jouit d'une meilleure santé que les années précédentes et peut dormir aussi profondément qu'elle l'a jamais fait dans sa vie, tandis que son appétit n'a jamais été meilleur. Je considère les Pilules Roses du docteur Williams comme un remède merveilleux car je sais qu'elles ont accompli des merveilles dans le cas de ma femme et je suis certain que quiconque affligé comme elle; en fera l'essai, des résultats aussi bon suivront et je donne donc ce témoignage librement, espérant que d'autres malades en bénéficieront."

Le franc témoignage de M. McLaren prouve que les Pilu-

les Roses du docteur Williams font ce que l'on promet d'elles et guérissent quand les autres remèdes échouent et qu'elles méritent d'être considérées comme la plus grande découverte de la science médicale moderne.

Le public devrait toujours être sur ses gardes contre les imitations ou les substituts que des marchands sans scrupules pour faire un profit plus élevé, essaient de vendre.

Il n'y a aucune autre remède "le même que" ou "aussi bon" que les Pilules Roses du docteur Williams et les véritables ont toujours toute la marque de commerce. "Dr Williams Pink Pills for Pale People" sur l'enveloppe autour de chaque boîte.

Bridgeport, Conn., 11— Un mariage romanesque vient d'avoir lieu en cette ville. Le quatrième régiment de milice du Connecticut donnait un grand bal, et parmi les danseurs les plus enthousiastes on remarquait un jeune homme du nom de Charles Harding et une jeune fille nommée Lulu Doyle. Entre deux valses, Charles et Lulu ont quitté le bal, et quand ils sont revenus, personne ne se doutait qu'ils venaient de se faire marier par un clergyman du voisinage. Ils ont continué à danser avec une véritable passion jusqu'à la fin du bal, et, en partant ils ont prié la sœur de Lulu, Julia, d'annoncer leur mariage à leurs parents. Quant à eux, sans même rentrer chez eux ils sont partis par le premier train en voyage de nocce pour Washington.

Voici comment Henri Monnier expliqua un jour le flux et le reflux de la mer.

C'était à Etretat; le littérateur aperçut sur la plage un couple récemment évadé de son magasin de la rue Saint-Denis, à Paris.

—Une telle quantité d'eau, disait le mari, finit par friser le ridicule.

—Sans doute, grommela la dame; mais cela n'explique pas ce mouvement continu des vagues. La marée.

Monnier jugea à propos d'intervenir.

—Ce mouvement, madame, est produit par les poissons. Ces bêtes-là remuent beaucoup et produisent les vagues au moyen de leurs queues. En outre deux fois par jour ils se retirent au large afin d'aller se faire pêcher et comme ils ne pourraient rester à l'air sans périr, la mer les suit!

—On vient de pendre à Albany, Oregon, un jeune homme de 18 ans, Loyd Montgomery, condamné à mort pour avoir assassiné son père, sa mère et un voisin accouru à leur secours. Arrêté presque aussitôt après le crime, le jeune Montgomery avait d'abord hautement protesté de son innocence; mais au bout de quelques jours d'enfermement, il s'était décidé à entrer dans la voie des aveux. Il avait raconté alors que, s'étant querellé avec son père, celui-ci l'avait souffleté en lui disant d'aller fendre du bois; cela l'avait mis dans une telle colère que, perdant complètement la tête et ne sachant plus ce qu'il faisait, il avait pris un fusil et avait tué successivement son père sa mère et le voisin, un sieur MacKerchr. Montgomery a fait preuve sur l'échafaud d'un courage extraordinaire et il est mort sans avoir donné le moindre signe de faiblesse.

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassembleriez la famille la veille, et que vous passerez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous prétendez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix coûtants afin de nous retirer du commerce en Détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896.

CHEAPEST

AND

BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

—x—

Make—

them ourselves

—x—

WRITE

FOR CUTS

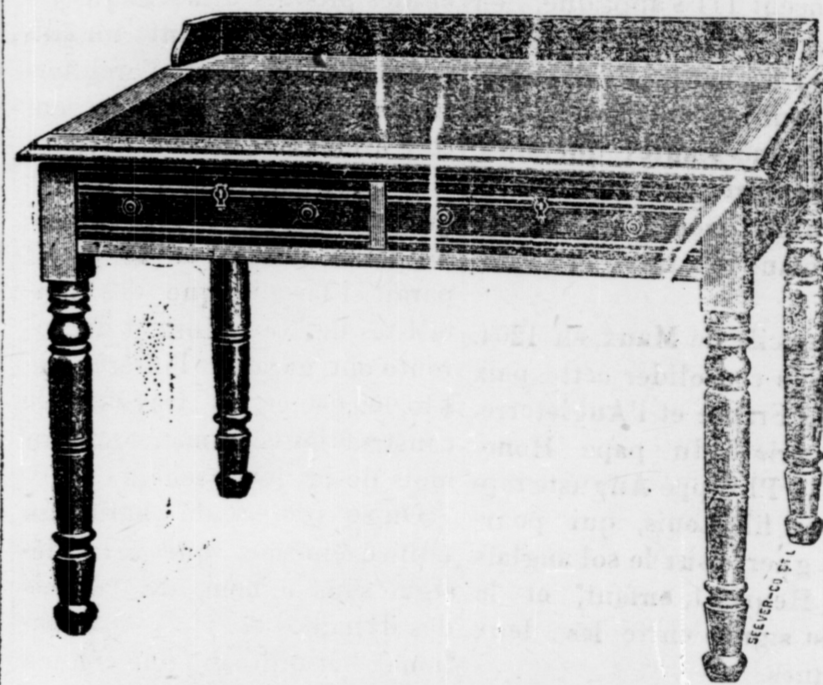
AND PRICES.



SCHOOL

FURNITURE

GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO.,  
Charlottetown.

WRITE FOR PRICES.

Jan. 16 '96

BIG CLEARANCE SALE AT ALBERTON

As I intend winding up my business in Alberton next fall and travel for a wholesale house, I will sell out my

LARGE STOCK OF MERCHANDISES

at cost and charges for cash or approved credit. Until next november 1 will also have an

AUCTION SALE

every saturday afternoon, commencing at 2 O'clock P. M. Any one wishing to buy out my stock or part of it can rent my store. I have a Branch store at Campbellton which will be kept running as long as it will pay, by Mr Morris O'Hallaron of that place—

The Auction sale will be for cash only. So bring it along and get Bargains

THOMAS WILKINSON ----- ALBERTON

JOSEPH GALLANT  
—NEGOCIANT EN—  
MARCHANDISES SECHES, GRO-  
CERIES, BOIS, CHARBON,  
PRODUITS DE TOUTES SORTES.

RUSTICOVILLE I P E  
Jan. 16 '96